

La mémoire du groseillier : Une lecture de Bernard Vargaftig

Monique W. Labidoire

Au-delà à la seule identification à une histoire qui puiserait son passé dans une tragédie qui serait par essence la tragédie de l'homme, l'espace poétique de Bernard Vargaftig nomme et gomme les zones identitaires qui relieraient son poème à un seul particularisme même si l'expérience est collective. Nous sommes devant une singularité qui s'incarne dans une mémoire et, intimement, dans une enfance où l'anonymat remplace l'identité, enfance dans laquelle se sont forgés des espaces constamment conjugués.

Ici, dans ce long déroulement du poème qu'est l'œuvre actuelle de Bernard Vargaftig., nous approchons la relation avec un monde où l'abîme conduit au vide. Ce vide est plein du poème. La page peut rester blanche et nue même emplie de signes. Elle se crée dans un tremblement qui donne sens et qui pourrait suffire puisque, dit le poète: « Les mots ne savent rien ». Puisque les mots ne savent rien, il faut les nommer pour dialoguer, pour reconnaître. « Nommer accompagne » murmure Bernard Vargaftig. Ainsi nous pourrions suivre quelques traces qui se déploient comme des lianes dans un enchevêtrement de spirales autour d'un centre ou d'un noyau qui diffuserait la lumière. Apparaissent alors trois rayons identifiés comme nudité, silence, blancheur, trois côtés d'un triangle où l'œil- conscience réfléchirait les sons, les paysages, les odeurs, induirait le toucher des mots et la saveur des groseilles. Les sens, en état de veille permanente, guettent le moindre indice pour créer et construire un jardin où le rosier voisine avec les dahlias et la pivoine, rouge d'amour, s'unit aux lilas. Comme une chevelure.....

Sur cette planète nue qu'est le territoire du poème, Bernard Vargaftig, livre sa propre architecture, conférant aux éléments de la nature vertu de dialogue. S'unissent, mer, plage, sable, neige, lumière et multitude. Les falaises ne sont jamais loin. « Les falaises que l'espace approche » (Distance nue), dans une distance rapprochée, contemplant un horizon toujours capté dans l'inconnaissable :

*Le lointain surgit
Jamais
Une empreinte
Lumière si bruissante*

*Et où l'alouette
Se ressemble
Soudain
Au-dessus des broussaille
Air et horizon
Couraient*

*Dans les pierres
Comme l'énigme monte*

*Sans déchirer
Nudité
Langage
Que les genêts précèdent*

De cet horizon qui ne semble pas si éloigné de la falaise, le poème s'élève dans un air allégé des scories et des poussières. Les mots s'interfèrent aux images, la structure du poème s'invente et décline des voix qui sont liturgies profanes mais rites sacrés. Les ombres craquent pour faire place à une lumière parfois aveuglante que le poète regarde avec obstination:

*Un cri un cri
Quand la lumière est toute
Sur les écueils*

*Et une plage
Avec où la mémoire
Faisait trembler*

*Même emporté
Comme aveugle une image
Interminable*

*Ce dénuement
Que de loin les roseaux
Reviennent dire*

La mémoire pourtant, s'absente comme si elle refusait toute trace et devant cette vérité de l'oubli cherche encore la falaise, l'abîme, le précipice, dans un vertigineux face à face avec le langage qui semble à la fois affleurement d'un espace agrandi des plus petites choses et territoire concentré dans la cour d'enfance. Le caillou, le ruisseau, l'herbe, le mur, la mouette énumèrent le monde dans un cri dont la résonance frappe par la forte simplicité des images.

« La cour, l'enfance, les groseilliers » sont chuchotés par le poète, mais dans un cri au bout d'un souffle et d'une respiration qui nous amènent à prendre pour nous ce qu'il dit « *l'exactitude est un murmure* ». L'exactitude, dans le poème de Bernard Vargaftig, est silence où s'inscrivent souffle et interrogation, béance et amour. L'ombre et la nuit se

replie dans le silence mais chaque poème porte force et doute dans une verticalité qui ne peut aller que vers l'autre.

Il y a cohérence dans l'œuvre de Bernard Vargaftig. comme si les recueils- et les poèmes eux-mêmes- n'avaient ni début ni fin mais seulement cheminement rythmé de haltes marquées par la douleur. Ici, tout est mouvement et vitesse, les années-lumière lointaines et galactiques confrontées à celles de la planète bleue déplacent la mémoire. Du bord du gouffre où se tiennent les mots qui pourraient être irrémédiablement dévorés par l'oubli, le poète ôte l'un après l'autre les voiles de la mémoire et restitue dans une persévérance singulière ce qui lui semble nécessaire à sa survie. Les framboisiers, les cailloux, le sable, beaucoup de fruits, beaucoup de fleurs, « Et ce linge endormi / Et ce qui vient d'être dit / Plage après plage / Où la clairière plonge // », mais aussi toute mémorisation affective et humaine dont le sentier nous conduit vers l'essentiel : « Un caillou est langage ». C'est de ce dialogue permanent et sensuel avec les éléments les plus familiers que le poète réussit à nous guider vers des hauteurs où nous ne saurions aller sans lui. C'est parce que Bernard Vargaftig. sait que l'humain est intimement mêlé à l'univers qu'il peut converser avec le grain de poussière. Une fraternité se dégage de cette œuvre qui nous dit :

*« Peut-être un souffle
Que la buse soulève
Où sur les roches
Les fougères seraient
comme racontées »*

Dans notre rapport quotidien avec le monde, nous n'avons que très peu l'occasion d'écouter l'histoire des fougères. Le poète, lui, toujours dans l'incertitude nous la raconte : « Et chaque fois un trou dans les phrases ». parce que toujours, toujours, le récit, le possible, se heurte à l'abîme. Les genêts, les pierres, les ruisseaux l'emportent dans beaucoup de lieux poétiques chez Bernard Vargaftig. et dictent une espérance provisoire. Mais cet instant privilégié du poème ne masque pas complètement l'autre versant de la lumière qui éclaire aussi des zones obscures.

Ce poème a besoin d'un accueil particulier. Il ne se livre pas facilement, il faut aller vers lui avec foi et amour. Il est fait de milliers de scintillements comme de minuscules petits bouts de verre qu'il faut laisser flotter dans l'espace. Surtout, ne pas chercher à les coller les uns aux autres. Y parviendrait-on, grâce à notre raison et à notre insatiable désir de vouloir tout comprendre, qu'il resterait toujours des lignes blanches et opaques. Or, Bernard Vargaftig construit dans l'interstice, dans la marge et c'est dans ces zones difficilement saisissables qu'émerge le noyau évoqué plus haut. Il nous dit lui-même : « Est-ce qu'un mot/ Ni ne dit ni ne tait ». La façon surprenante qu'il a de passer si vite dans un même poème du présent au passé, comme une explosion dont il nous parle tout au long de son chemin, témoigne d'une volonté d'unir tous les instants vécus dans une même bulle d'espace-temps

afin de reconstruire, par et avec le langage. Le poème parfois arraché et rauque, appelle les mots dans leur simple nudité comme si le poète, ogre lui-même, voulait les engloutir, ou, plutôt, voulait les jeter dans le gouffre afin qu'ils émergent du chaos et renaissent.

Dans ce gouffre, la parole poétique craque et se fissure, le commencement, le verbe, échappe au locuteur qui poursuit une quête naturellement tournée vers l'enfance. C'est de cette mémoire, chaque jour éclairée, que le poème est fécondé mais aussi agrandi par l'expérience de tous les matins du monde. L'aube renouvelle l'appel à la lumière et « la crainte avec l'obstination si béante ». Avec ce seul vers, pourtant sorti du contexte, l'essentiel de l'œuvre apparaît et cet exemple peut se multiplier, tant les vers, dans leur densité et leur tremblement sont en accord, au plus juste avec cette "exactitude" dont nous parle si souvent le poète.

« Les mots ne disent rien ». Ils dessinent une image. Comment chez Bernard Vargaftig le mot "anonymat" peut-il s'associer au tremblement du groseillier ? Comment le mot "mémoire" peut-il nous faire frissonner autant que le mot "lilas" ?

La récurrence n'affecte en rien l'étonnement, les mots explosent ; ils prennent dans l'œuvre un espace prépondérant parce que toujours les mêmes ; ils sont nécessaires, jamais assimilés totalement et uniques pour le poète qui les recueille différemment à chacun de leur passage. Le souvenir de leur état premier, comme matière malléable pour les modeler à un usage exact, - malgré qu'ils servent en pointillés, en petites taches de couleur pour suggérer un paysage intérieur - libèrent une esthétique dans laquelle la partition poétique donne à voir, entendre, goûter, sentir, caresser. « L'insistance est une trace » et toute trace se gomme et se reforme comme palimpseste. Il semble que chez Bernard Vargaftig l'écriture reste lisible même effacée sur la page. Les poèmes, indélébiles, s'incrument les uns aux autres dans sa mémoire et dans notre mémoire. Ni commencement, ni fin. Toujours à nu. « Trembler est une nudité ».

C'est de cette énigme du tremblement que le poème se nourrit grandement. Mis à nu dans une constance quasi amoureuse, le cheminement devient labyrinthique pour se défendre de l'aveuglement de la lumière. Le tremblement, le frisson sont les seules libertés possibles du poème :

*L'énigme serait une faille
Le versant a la violence de l'enfance
Rien toujours à côté du sens
Auquel les oiseaux succèdent*

*Qu'ai-je connu un mouvement
Que les éclaircies profondément produisent
Quand trembler transforme l'espace
En liberté immuable*

*Alors le grondement accourt
Comme avec l'image où l'oubli prend naissance
La lenteur en moi soulevait
La neige qui s'est rouverte.*

La plaie toujours ouverte, la blessure toujours béante. La guérison serait renoncement à quelque chose de l'ordre de la dénonciation, de la révolte. Le tremblement est bien une force de réaction pour nommer et peut-être construire. Peut-être, parce que la finalité de cette parole poétique si singulière nous semble être dans l'instantané du présent de la mémoire. Si elle combat un oubli, ce n'est pas pour établir des faits historiques, elle récite, elle palinodie, elle rumine (à la façon d'un Guillevic : « Je suis un ruminant/ Je broute les mots » (*Art Poétique*) pour que le monde soit plus palpable. « C'est où sens et récit convergent/Dans la douceur des paysages ».

Tout au long de l'œuvre on retrouve le silence imposé dans l'enfance. Se cacher, ne rien dire, les mots n'existent qu'à l'intérieur de soi. « les mots en moi étaient devenus muets ». Les mots sont rassemblés et cachés pour combattre la dispersion. Ils figurent aussi, peut-être, la disparition d'un peuple. Certains de ces mots qui nourriront le poème semblent voués à la mémoire et à l'obsession. Ils fuient de n'avoir pas été brûlés « Je fuis de n'avoir pas été brûlé » souffre le poète. « et j'ai vu brûler Oradour ». Il faut les compter ces mots et les faire revivre à l'extérieur, dans la prairie, sous l'arbre, dans le ciel et le groseillier. Le poète réduit les distances entre les mots et le poème pour les amener au monde dans leur nudité première.

A tutoyer la distance, le poète réussira-t-il à réduire l'abîme ? Dans cet abîme, le groseillier semble vouloir agrandir une récolte d'espérance « Même la distance est un récit » et le monde tel qu'il apparaît dans ces trouées semblent vouloir laisser place à une lumière moins aveuglante, à un sentiment sans épouvante : « Jusqu'à la trace de tes seins/Quels mots tout à coup ne mouraient plus ». La mémoire du groseillier semble trouver un début de réponse et c'est toujours tremblant que le poète écrit :

*Ce linge qui tremble
Comme toujours plus vrai
Toujours dehors
Où l'horizon ruisselle*

*Où voici la berge
Les fleurs autrefois
Abandonnées
Il n'y a que l'aurore*

Les groseilliers

*Le vent et les cailloux
Étaient
Brusquement sans un mot*

*Et rien n'échappe
L'arbre dans un murmure
Une rue furtive
Que le soleil touchait. (Où Vitesse 43)*

Dans ce cri lancé par Bernard Vargaftig il y a un cri d'abandon. La terre est solitude, le poème est solitude. La chute, si elle est inévitable ne peut être qu'un espace où tombe l'amour. « Si nue est l'étreinte/ A pic. ». L'amour, la fraternité, la communion, trois termes d'essence humaniste qui bâtissent son poème

Dans les plis du poème, des mystères sont gardés qui restent de l'ordre de l'humain. Pas de secrets, mais des terreurs devant l'aveuglement. L'étreinte, le rêve, la mémoire, la distance, le ravin, tout à pic, tout vertige. Mais le poème reste debout, dans un équilibre qui peut surprendre puisque toujours funambule. La corde raide a été placée, une fois pour toutes au-dessus du vide et c'est pas à pas que les mots déplacent l'air, « virevoltant/ Autour des phrases ».

A l'autel du poème, le rituel est respecté « la nappe dépliée » pour recevoir les attributs d'un cérémonial vivant. Dans des coupes, les groseilles, les framboises, les cassis sont offerts: ceci est le sang du poète à la ressemblance de tout amour. Des rosiers égratignent les linges « Et je t'appelle, je t'appelle qui suis-je ».

Sur le petit pan d'espace régulièrement dessiné par le poète, un morceau d'étoffe, une robe, une écharpe, un fil sont accrochés. Une réalité se nomme et projette des éclats qui semblent donner réponse à l'appel par l'écho rencontré : « Un désert dans chaque instant / Et je t'aime et je t'appelle ». Il y a donc un possible. Un mouvement dans lequel le poème va approcher la réalité. L'intime, toujours au bord de la falaise hésite un peu mais se jette à corps perdu. Il aura fallu à ce corps beaucoup, beaucoup de légèreté.

Nous voici donc parvenus, ensemble, dans « Un même silence » . Pourtant la cour d'enfance est pleine de bruit et de cris. Les étourneaux ont pillé le cerisier à une vitesse de battement d'ailes. Un veilleur infatigable a gardé jour et nuit les fruits du groseillier qu'aujourd'hui nous pouvons rassembler et recueillir.